

« Croyez-vous, lui demandai-je, que l'on puisse trop payer cette femme pour savoir d'elle la vérité ?

« Non certes, dit le père.

« Son énergie était vaincue.

« Marie, disait-il, vous que j'ai élevée, vous que j'aimais ! est-il possible ? répondez, vous être livrée à cet homme !

« Vous n'êtes pas convaincu ? dit Marie ; eh bien ! voici ce que j'exige : allons à Bath. Faites ce que je désire ; il faut que cette femme vienne avec nous. Et vous, mon père, prenez-moi sous votre protection.

« Elle avait l'air de souffrir beaucoup en parlant.

« Faisons ce qu'elle demande, dit *lord* Barndale, nous déciderons après.

« L'aubergiste se refusait d'abord à nous accompagner mais Marie lui dit d'un ton impératif et avec une énergie qui m'étonna :

« Il le faut !

« Le changement subit qui venait de s'opérer chez Marie me blessa. Était-ce donc cette femme si délicate et si faible qui prenait tout à coup une attitude arrogante, et un ton auquel la convenance semblait manquer ? Nous partîmes.

« Lord Barndale était avec sa fille dans une chaise de poste ; je me trouvais avec l'aubergiste dans une autre. Trois fois il fallut s'arrêter pour secourir Marie, dont les évanouissements nous affligeaient ; l'hôtesse paraissait très émue et à peu près incapable de répondre à mes questions.

« Lorsque nous descendions de voiture, Marie semblait affecter de ne faire aucune attention à moi. Je ne sais quelle résolution violente paraissait l'animer. Arrivée à Bath, elle fit dire au postillon de se diriger vers un hôtel de la rue Pultney qu'elle indiqua très exactement. Quand nos voitures s'arrêtèrent, Marie descendit la première, frappa, dit au domestique de prier sa maîtresse de descendre un moment, et nous fit signe de la suivre. Nous étions tous debout dans le parloir de cette maison inconnue quand la dame du logis se présenta devant nous ; à peine avait-elle mis le pied dans la chambre que l'hôtesse, s'avancant d'un pas et la regardant fixement, s'écria :

« Voici lady Osprey !

« La dame pâlit, recula vers la porte et eut l'air de reconnaître l'aubergiste.

« Vous vous trompez, lui dit-elle, je suis *lady* Heathstone.

« Non, non, s'écria l'hôtesse avec beaucoup d'émotion et de violence, c'est vous qui m'avez dit votre nom, vous-même, cette nuit où vous êtes venue dans mon auberge avec *lord* Mondeville, et où je vous ai surprise ! Cette jeune dame, ajouta-t-elle en montrant Marie qui se trouvait mal pendant cette explication, logeait aussi chez moi, et elle vous a vue ; elle vous a même saluée le matin lorsque vous partîtes avec *sir* Mondeville.

« Il y a ici quelque erreur, reprit *lady* Heathstone ; que voulez-vous dire ?

« Je m'avançai vers *lady* Heathstone, en priant *lord* Barndale d'avoir soin de sa fille.

« *Sir* Ormond, que j'ai eu le plaisir de voir à Messine, dis-je à cette dame, avait raison de faire l'éloge de votre politique et de votre adresse, cependant elles échouent aujourd'hui. Rendez son nom et son honneur à *lady* Osprey, madame.

« Elle se jeta sur le sofa, et couvrant son visage de ses mains, elle s'écria :

« Quoi ! vous l'avez vu à Messine ?

« Quittons cette femme, dit d'une voix sombre *lord* Barndale, qui ne pouvait parvenir à rendre à sa fille l'usage de ses sens.

« Nous la replaçâmes dans la chaise de poste, mourante, presque inanimée, incapable de ressentir la joie que devait lui causer son innocence, si hautement reconnue. Hélas ! monsieur, que puis-je vous dire de plus, pendant deux mois elle languit ; elle me pardonna et mourut d'un anévrisme au cœur, déterminé par tant de secousses et d'émotions.

« Le père indigné déclara qu'il ne me reverrait jamais. J'eus le malheur de perdre mes deux enfants. Je n'avais plus rien à faire au monde, monsieur, je revins en Sicile, où j'espérais trouver encore *lord* Mondeville, à qui je voulais demander vengeance de tous les maux que sa fatuité avait fait tomber sur moi, et de l'indigne supposition de nom qui avait flétri l'honneur de ma femme : il était parti pour les Indes avec une commission du gouvernement. Le père Anselme me facilita l'entrée de ce cloître, où je trouve un asile. Hélas ! tous les lieux me sont indifférents ! Une seule pensée de haine me reste, au milieu de tant de pensées douloureuses ! J'ai de l'aversion pour ces institutions sociales qui me condamnent au malheur. Ah ! le mariage, monsieur, le mariage ! posséder une femme, l'aimer, la croire à soi et trembler toujours ; et ne jamais savoir si un autre ne reçoit pas en pur don ce que la loi nous accorde et ce que le cœur peut nous refuser ; n'être jamais certain que les désirs et les vœux d'une épouse sont pour vous, sont à vous ; conserver pour un autre et élever pour les menus plaisirs d'un ami ces créatures si frêles, si délicates, que nous pouvons briser en les adorant, et que nous couvrons de nos hommages immérités, après les avoir accablées de nos injustices. »

Une bonne fortune,

nouvelle de Philarète Chasles (1798-1873),

est un extrait de l'ouvrage collectif intitulé

Les Contes bruns,

par Honoré de Balzac, Philarète Chasles et Charles Rabou,

paru en 1832.

© Vertiges éditeur, 2024

ISBN : 978-2-89854-371-5

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2024

– 2 372^e lecturiel –

Lecturiels

www.lecturiels.org